

# Le pommier

Les feuilles sont tombées d'un coup.

Sans rien pour l'annoncer. Ni tempête ni calme, en une fois, un renoncement à la vie, des chênes, provisoire.

Le soleil a enfermé la chute, puis l'a recouverte.

Les mots s'approchent.

Le soleil n'a rien dit, personne n'a rien dit, ni les feuilles (à peine posées sur l'herbe endormie, juste délicatement aimantes, comme si elles voulaient lever les herbes vers elles, les réveiller peut-être ou bien seulement partager leur mort avec quelqu'un, sentir une présence plus forte), ni l'herbe, ni les oiseaux, ni les hommes de mon village, qui ne sont pas sortis pour crier ou pleurer, ou danser.

Tout s'est fait vite, un silence de feuilles sèches et brunes s'est épanoui, puis le silence à nouveau, s'est évanoui.

Une chose est née là, que ma mémoire refuse encore.

Suis allé voir mon pommier, me suis approché, inquiet et curieux aussi, il n'a rien dit, ne m'a rien dit, mais ai posé ma main le long du tronc, et attendu.

Il ne dort pas parce que l'hiver est froid, mais pour que l'attende.

C'est rare, ce chêne ne perd jamais ses feuilles en hiver, jamais en automne bien sûr, mais au printemps lorsque les feuilles nouvelles poussent leurs aînées en sortant.

Maintenant, les feuilles vertes sont là, aujourd'hui, les dernières à apparaître du jardin, du chêne, mais semblent effarouchées d'être sorties seules, sans cette violence-là, qui doit être d'une grande tendresse, qui tient la main de ses aînées, une main se tend et disparaît.

Mon pommier est en retard.

Il l'est toujours. Il a mis quatre ans à faire ses premières fleurs.

Pour l'aider, épouvanté qu'il ne fleurisse jamais, ai coupé deux pins de mon jardin, qui le mettaient à l'ombre du soleil bas d'avril.

Il a fleuri, enfin l'année dernière.

Une chose que la mémoire refuse encore.

Aujourd'hui me suis assis à son pied, ai posé mon dos contre le tronc, ai touché de ma peau la peau verte, senti, à l'instant qui me guette, la sève, qui montait sur ma peau, ai fermé les yeux et la sève couler, ai vu le fleuve boueux, sa densité, son abandon, complices ici, on le sait en approchant la main, on ne sait pas ce qui donne l'impression de l'ineffaçable, de la soumission, lorsque sous la peau, la sève décrit un chemin.

Ai attendu tout l'hiver, sans le savoir, et puis le quinze avril, on m'a proposé du travail loin de chez moi.

Ai accepté, sans comprendre, suis parti le cœur dévasté.

Il m'a attendu, qui aurait fait ses fleurs comme les quatre pommiers autres de mon jardin.

Pas une fleur sur mon pommier.

Ou plutôt juste deux branches où quelques boutons sont à peine nés.

Une qui tend vers le sud, et une autre dont ne dis rien, plus près de moi, lorsque suis assis par terre, le dos contre le tronc, mais les boutons courent le long de l'arbre si lève les yeux, le tendre du vert s'affole dans le ciel gris et si lève la main, peux prendre dans ma paume une branche, dont le bois est plein.

Ma paume prend cette branche, l'autre branche, saisit une vie qui attend, la sensation est tenace, d'une vie qui reprend son cours si ma main s'éloigne.

Ma main, en approchant, transforme la vie de l'arbre.

Il y a une sensation de liberté, de légèreté, du bois plein, cru mais aussi doux et ferme : humble.

Vous n'avez sans doute pas tenu une branche de pommier.

Au moment où la peau de la main entoure la branche et touche enfin ( la main entoure déjà la branche, puis enfin se pose, en une fois, toute la peau en une fois ) le bois, un calme s'écoule dans le bras, s'arrête sans aucun

doute à l'épaule, qui vous donne la sensation de la branche, votre bras souple sur votre tronc.

Et puis on serre la main.

Alors vient le sourire, pas de satisfaction, mais subi.

S'écoule dans votre bras un fleuve bas et lourd, plein, et liquide comme la foudre, et quelque chose en vous attendait ce mouvement, la place était prête, vous le savez aussitôt, qui souriez.

Au bout de la main une pelote évanouie, de lignes de bois, qui s'élargissent puis prennent votre main et la soutiennent, sans déplacement, au bout de la main une avalanche de minuscules chutes qui glissent sans se faire voir dans votre peau, que vous sentez, si petites et profondes, vous sentez ces chutes, et, de vertige, alors l'espoir et le désespoir se meuvent en vous, se tiennent par le bras, en ronde, dansent près l'un de l'autre, enfin.

Les mots s'approchent.

Vous ne serrez pas la branche, vous abandonnez seulement votre main, offrez le plus de peau possible, le bois, lui, attrape votre main, la remplit extraordinairement, d'une boule, froide, liquide, chaude, rugueuse (la foudre une fois tombée, continue de ruisseler en vagues, dont on ne parle jamais, dont on cache même l'existence), la remplit de fourmillements comme au bord de leur propre consolation (la sève crie sous la langue du pic vert), la remplit de pluie, de pluie et de tendresse.

A ce moment votre main s'ouvre, le bois vous a laissé, mais naît aussitôt une autre branche, et le sourire, votre autre main a pris une autre branche, a senti la consolation dans votre autre bras, tandis que le premier bras s'envole déjà.

Le pommier appelle de bras en bras, de main à main.

Chaque doigt obéit, se courbe, apaisé, la danse sourit, apprivoise vos maladresses, puis les aime.

Le pommier s'adoucit, semble s'apaiser aussi, qui vous oublie, mes mains encore, après l'une le long de l'écorce, la main s'ouvre lentement, l'autre. Me suis assis, m'étais levé sans le savoir, et retranche mon dos contre le tronc, ferme les yeux et pleure doucement.

Le mois d'avril se finit, c'est le vingt-cinq avril exactement, et arrive le moment où les boutons de fleur vont s'ouvrir, où leur couleur va disparaître.

Le bouton de la fleur du pommier est rose foncé, plein, dense.

La fleur est blanche, d'un blanc éclatant où survit seulement la mémoire de la couleur des boutons, un blanc teinté.

On saurait dire : la fleur du pommier est blanche, on saurait dire : la fleur du pommier est rose pâle.

Rien ne marche, elle est blanche mais la couleur exacte, celle de mon pommier, de ses fleurs, est un souvenir.

Cette couleur s'est écoulee dans le temps, s'est épanchée dans ce jour du mois d'avril, mais elle n'existe pas dans ce jour d'avril, elle a disparu depuis longtemps, connue de moi qui peux regarder le passé de mon pommier dans ces fleurs ouvertes, qui a vu la couleur des boutons, dont ne sais rien dire, sauf qu'elle me touche au plus fort, m'épouvante et me calme.

La nuit vient, nous sommes à la mi-avril, suis assis sous mon pommier, et en premier plan il y a le rose des fleurs, contre le presque gris du ciel, dont le sein déjà éteint donne un fond lumineux.

Impossible de savoir, à ce moment du soir, qui éclaire, d'où vient la lumière.

Ce qu'on regarde éclaire.

Ce qu'on regarde éclaire ce qu'on devine.

Et ce qui est éclairé, et on détourne alors le regard vers cela, éclaire alors ce que vous regardiez il y a un instant.

Tout se passe à cette heure du jour ou de la nuit, dans un va et vient, dont on peut décider du rythme, entre la fleur et le ciel.

Reste attentif, et ralentis les choses, la pénombre vient, mais la lumière reste la même celle des choses que l'on regarde, attends la nuit.

Qui vient, les fleurs sont presque noires maintenant, contre le ciel et ce noir est fait d'une fleur de pommier, c'est juste la couleur rose qui a renoncé à la lumière du ciel, elle a repris son autonomie, et déchire la nuit au-dessus

de moi (j'ai mis les petits chats qui sont nés, dans l'abri d'une grande boîte.  
Leur mère dort sur la boîte).

Je vous parle qui êtes sous votre arbre,  
Je vous envie, mais connaît le chemin, nous connaissons le chemin depuis  
longtemps  
Je vous envie d'être si près, être si près depuis longtemps est déjà une  
distance,  
Vous m'aidez à retrouver mon sourire d'enfant.

Je sens l'herbe qui mord la terre  
Je sens ma main

Où est passée la couleur des boutons ?  
On pourrait croire qu'elle s'est diluée dans une matière plus importante,  
que les fleurs en éclochant ont dispersé la quantité de pigment contenue dans  
le bouton,  
mais ne crois pas à ce stratagème, illusoire et naïf.  
Je crois que le bouton de fleur ment.  
La fleur ne tiendra pas la promesse du bouton.  
Même si en fin de compte, sa couleur qui n'est rien, ni la transparence, ni le  
blanc, ni la couleur, n'existe pas ailleurs, même si tout cela est unique et  
crois merveilleux, tout ceci est né d'un mensonge.  
Mais c'est aussi un autre mot qui s'approche et caresse enfin l'amande de  
nos yeux ouverts.

Une chose que la mémoire refuse encore

Le bouton apparaît vers la mi-avril, puis selon le temps et votre disponibilité, les fleurs s'ouvrent bientôt.

Chez moi, entre le vingt avril et le premier mai.

Le rose foncé a disparu, alors les fleurs sont incroyablement pudiques, ne prononce pas ce mot au hasard, ne suis pas dupe, mais n'ai pas d'autre mot.

Elles ne montrent rien. Pas même leur pudeur, le mot m'a juste aidé à commencer à pénétrer leur vie.

Leur couleur, puisqu'il faut l'appeler ainsi, le mot est adéquat même s'il n'explique rien, est rose pâle.

Mais dois vous dire, vous répéter, les fleurs ne sont ni roses, ni pales.

Elles sont ivres, pleines lumineuses et laiteuses.

La couleur jaillit de l'intérieur de la fleur, de l'intérieur des pétales, traverse le lait et la peau, parvient jusqu'à mes yeux attentifs, ouverts, chargée de la mémoire d'un bouton dont elle ne dit rien, qu'elle a apprivoisé.

Et tout ceci n'est qu'un leurre, tout ceci joue de la lumière d'un souvenir, que nous habitons volontiers, qui répond à nos envies, qui découvre en nous, l'amour et le mensonge.

M'assois au pied de mon arbre, et le vert des feuilles ( un cri s'est levé pour parler du vert des feuilles, et je ne sais s'il m'appartient) détourne les yeux de la couleur des boutons, (ou si c'est celui de la grive) ils ne se parlent pas, ne se regardent, ne peuvent rien se dire, qui naissent pour se regarder.

Mon corps tourne autour du tronc, mes pieds posés à plat au fond de la terre, mes mains arrachées dans l'herbe crue, reste de longues heures encore, le ventre impatient, de ces feuilles, de ces fleurs et de ces fruits à naître.

Ai envie de venir plus souvent, plus longtemps à l'ombre des branches, de leur vie qui jaillit en moi, et danse au creux de mes mains.

Suis resté tard, dans la nuit, ai écouté, palpé, attendu, puis suis rentré à l'aube de ma maison, de la lumière, du jardin de mon pommier.

Mais avant, me suis assis, ai vu les fleurs encore.

Il reste sur les fleurs, sur le coté extérieur des pétales, qu'on ne voit plus, écartelés, une trace de la couleur des boutons, une preuve du mensonge.

Vais plus loin, vous dis plus :

Le rose ne s'est pas dilué, il reste des coulures franches dont le rose, des boutons, n'est pas intact (il a perdu son intensité, mais pas sa patience, et surtout pas le goût qu'il crée dans votre bouche, qui m'écoutez, le miel absolu, terrible qui emplit votre bouche de silence, et du très lent et très doux renoncement à la couleur, à ce que vous savez des couleurs, votre souvenir, des autres couleurs, ce rose atteint votre mémoire, la déforme, la remplit d'autre chose, une chose qui vous aime, qui vous hante bientôt).

Mais il reste une trace merveilleuse, qui n'est ni cette couleur, qui n'existe pas, ni sa dilution.

Le pommier est un être ambigu qui n'a pas choisi entre la séduction et l'humilité.

Son ambiguïté me touche, les mains ouvertes posées sur mes jambes ouvertes.